

*Vous avez fait beaucoup de spectacles à Toulouse, au théâtre Garonne, et celui-ci, L'heure où nous ne savions rien l'un de l'autre, a été créé à Banja Luka, en République serbe, avec les acteurs du Théâtre national à partir d'une pièce de l'autrichien Peter Handke. L'auteur a écrit à partir de ce qu'il pouvait observer sur une place en région parisienne, témoignant ainsi de l'état du monde. Pourtant, dans le texte, ce lieu est complètement décontextualisé. Comment vous-êtes vous approprié cette place ? Qu'est-ce que le fait de monter ce spectacle là-bas a signifié ?*

C'est un spectacle qu'on a réfléchi ici, à Toulouse, mais que j'ai monté à Banja Luka, en République serbe, une ville qui est très connectée avec mes origines. Quelqu'un de mon entourage qui a grandi en France m'a raconté que lorsqu'il était au lycée et qu'il réfléchissait à un sujet important en français, il lui arrivait de tirer de toutes autres conclusions que lorsqu'il pensait au même sujet en serbe. Je réfléchissais à cela en travaillant sur ce projet, car dans le texte original de Peter Handke, l'espace n'est défini ni géographiquement, ni historiquement ; cela renvoie à notre propre regard, en tant qu'individu qui vit à tel ou tel endroit. En préparant ce spectacle, j'ai d'abord voulu situer cette place quelque part en Europe, comme le fait Peter Handke ; puis en y travaillant à Banja Luka, j'ai ressenti le besoin d'y mettre autre chose, de renouveler le thème. Si je reviens sur ce qui s'est passé ces 500 dernières années dans notre monde sur un rectangle de 100 m<sup>2</sup>, je me suis dit qu'il fallait le faire à Banja Luka ; parce que c'est là qu'est le théâtre, que sont les acteurs et que j'ai grandi entre 2 et 8 ans. C'est à partir de cette approche que j'ai commencé à construire.

*Est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur ce rapport historique et personnel au lieu et sur la manière dont tu passes de la vision offerte par Peter Handke à l'inscription de cette place dans un territoire physique et historique précis dans ton spectacle ?*

Quand nous regardons une place, nous voyons des gens qui passent. C'est un peu métaphysique. Il y a une mémoire de l'espace, et selon qu'on regarde les gens marcher sur une place de Toulouse ou de Banja Luka, on y lit une histoire différente. Parce qu'il y a tout un passé qui construit le moment tel qu'il est quand on le regarde ; on est tous porteurs d'une histoire. Si la situation est assez stable, il n'y a pas l'influence de qu'on appelle «L'Histoire» sur la vie des gens. En Occident, certains en sont arrivés à déclarer la fin de l'Histoire, mais hors de ce monde-là, l'Histoire ne s'est pas arrêtée, et ce serait pas mal qu'elle s'arrête un peu. Mon histoire personnelle en témoigne: mon arrière-grand-père est né dans l'empire ottoman, mon grand-père est né dans l'empire austro-hongrois, mon père est né au royaume serbe slovène et moi je suis né en Yougoslavie, tous ces gens-là ont vécu au même endroit, dans la même ville qui se trouve aujourd'hui en République serbe. Ce sont les empires, les guerres, les changements de pouvoir qui sont passés sur cette ville, ce ne sont pas les gens qui ont bougé.

*Cette perception de l'Histoire, vous la partagez avec les comédiens et les spectateurs du Théâtre national de République serbe, quelle a été la réception là-bas et comment envisagez-vous la représentation à Toulouse, dans un contexte très différent de celui de Banja Luka ?*

Le spectacle là-bas a été très bien reçu. Je pense que c'est positif de voir sur le plateau des choses qu'on a soi-même vécues. Ainsi, on n'est pas seul face à cette expérience. Dans ce texte, il y a un espace, puis une personne qui passe, puis deux personnes, etc... C'est une dramaturgie de l'entassement : une personne va faire quelque chose de drôle, puis il va y avoir un mort. On saute d'une émotion à l'autre, cela relativise nos souffrances. C'est comme quand tu t'engueules avec ta copine, au début tu penses toujours qu'il n'y a que toi qui a des problèmes, mais quand tu vois ça au cinéma ou au théâtre, tu te rends compte que tu n'es pas le seul. Le théâtre permet cela, parce que tu ne vas pas regarder par la fenêtre, chez les autres. C'est une manière de faire société, d'être vrai et honnête devant eux. Peter Handke voyait plutôt ça au niveau individuel et là c'est presque au niveau d'une société. La vie, les plaisirs, les souffrances des habitants de cette ville, tout ça est suffisamment important pour qu'on en fasse un spectacle.

Présenter ce spectacle à Toulouse, est peut-être un moyen de rencontrer un autre système de penser, une autre sensibilité, une autre histoire. Il y a certainement des choses semblables, des valeurs qu'on partage. Mais je pense qu'on témoigne toujours, au-delà du spectacle, de notre degré de compréhension du monde. On peut observer que sur les sujets importants globaux, on a des réponses opposées et des perceptions des événements très différentes. Je pense que ces différences de perception viennent, comme souvent dans les relations personnelles, des préjugés, du manque de connaissance et parfois du manque de besoin de compréhension (il est admis comme assez normal qu'un grand pays comme les États-

Unis ne s'intéresse pas à la manière dont les gens de petits pays lointains voient et vivent les choses).

Je pense que les pays d'Occident sont un peu arrogants sur leur connaissance de telle ou telle société européenne et il me semble que cela nuit. L'absence de connaissances réelles pousse à exagérer. Avec ce spectacle, j' imagine être un peu le traducteur d'un texte sans mot, même si je sais que c'est un pari un peu risqué.

*S'il y a une différence de perception du monde et, de fait, d'un spectacle, est-ce qu'il y a aussi une différence dans la manière dont se conçoivent les spectacles en France et dans les différents pays d'ex-Yougoslavie ?*

Les théâtres d'ex-Yougoslavie font du théâtre européen, pas oriental. Je dirais que là-bas, l'idée que le théâtre doit traiter de sujets qui nous regardent tous, est encore très présente. Tous les spectacles, même les mauvais, essaient de se construire autour de quelque chose qui concerne les concitoyens. Ils subissent comme partout les effets de mode, il y a les spectacles avec un Mac sur scène, où on est nu etc., mais ils essaient

quand même toujours de parler de quelque chose qui nous regarde. Si je veux illustrer, je dirais qu'Hamlet par exemple est un mythe sur le fait de grandir, il pose la question : comment passe-t-on du jeune homme au monde adulte et à quoi cela fait-il écho ? Chacun de nous a ce problème donc c'est une question toujours importante et l'on peut se la poser en lien avec l'esprit et les inquiétudes d'une époque.

Pour ce qui est du travail avec les acteurs à Banja Luka, ils sont sensibles aux situations humaines, à l'émotionnel, donc on a vraiment exploré à partir de ça. J'ai déjà travaillé avec la plupart d'entre eux pour La Cuisine\*, une expérience très positive. J'ai eu envie de continuer et de participer au développement de ce théâtre. Ils sont dans une école de jeu très stanislavskienne mais il y a un désir de changer de registre et leur position est étrange car ils peuvent passer d'un registre à l'autre en peu de temps, être avec nous pendant quelques mois puis sur quelque chose de brechtien ou de Commedia dell'arte. Une approche très intéressante mais qui peut ne pas être assez personnelle.

*Avoir une approche personnelle est important pour toi, on a l'impression que chacun de tes spectacles est l'occasion de parler de ton histoire...*

C'est vrai, je pense que c'est toujours le cas. Dans certains spectacles que je vois aujourd'hui, j'ai le sentiment qu'il n'y a pas d'individu derrière. Comme dans beaucoup de films américains qui sont dépersonnalisés, ce que tu vois c'est le groupe de producteurs derrière le film. Ce que l'on veut, c'est voir quelqu'un d'autre nous raconter le monde comme lui, le voit. C'est de cela dont nous avons besoin. Malgré les difficultés qu'on rencontre à travailler au théâtre, on est souvent plus honnêtes, plus proche de nous-même sur le plateau que dans la vie. Ça peut paraître paradoxal. En ce sens, dans ce contexte de théâtre, ce texte est un prétexte pour une interprétation personnelle. Je ne connais pas Shakespeare personnellement mais je suis sûr qu'il ne serait pas contre.

propos recueillis par **Lucie Combes**,  
juin 2016, Toulouse

